

Les larmes qui restent

Don't Ever Wipe Tears Without Gloves de Jonas Gardell, réalisé par Simon Kaijser, Arrow Films, 3 x 60 min.

Laurence Pelletier

Number 248, Spring 2014

Généralisations sida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, L. (2014). Les larmes qui restent / *Don't Ever Wipe Tears Without Gloves* de Jonas Gardell, réalisé par Simon Kaijser, Arrow Films, 3 x 60 min. *Spirale*, (248), 42-42.

Les larmes qui restent

PAR LAURENCE PELLETIER

DON'T EVER WIPE TEARS WITHOUT GLOVES
de Jonas Gardell, réalisé par Simon Kaijser
Arrow Films, 3 x 60 min.

La télésérie suédoise de trois épisodes, *Don't Ever Wipe Tears Without Gloves* (*Torka aldrig tårar utan handskar*), écrite à partir des romans de Jonas Gardell et réalisée par Simon Kaijser, a eu un succès retentissant en Suède et en Europe. Elle a été achetée et diffusée par la BBC4, qui a présenté le premier épisode le 2 décembre 2013 pour commémorer la Journée mondiale de la lutte contre le sida.

L'histoire de *Don't Ever Wipe Tears Without Gloves* a pour point d'ancrage l'épidémie du sida dans le Stockholm des années 1980. Chaque épisode commence de la même manière, par un prélude porté par la voix du personnage de Benjamin : « *What is told in this story has happened. It was like a war fought during peace time. In a city where most continued to live their life as if nothing had happened, young men were falling sick* ». Ces paroles inaugurent non seulement le récit d'un groupe de jeunes hommes que nous suivrons tout au long de la série, elles marquent également une posture narrative bien spécifique, celle du témoignage.

Bien qu'il s'agisse, avec *Don't Ever Wipe Tears Without Gloves*, de se rappeler la tragédie et les ravages causés par le sida, la maladie sert de prétexte, d'arrière-plan à un autre thème : celui de la communauté. Nous n'avons pas affaire à un récit chronologique, linéaire, qui suivrait de près les stades cliniques de l'infection, qui inscrirait le corps dans une logique de la décadence, du déclin, jusqu'au cadavre qui viendrait en marquer la fin. Le sida n'est pas le point focal de l'histoire et la mort n'en signe pas le terme. Au contraire, cette série travaille à rendre compte des liens et des attaches — qui se sont forgés avec l'avènement du sida — d'une communauté qui n'appartient pas à un moment unique et n'y est pas restée figée, mais qui s'étend et se déploie à travers les années. La contamination par le VIH se présente, dès lors qu'elle *contamine*, comme fondatrice d'une histoire et d'une mémoire collectives.

Dans cette optique, la série a recours à une construction narrative toute particulière : elle procède par échos, par rappels. La constante superposition de séquences de trois époques distinctes de la vie des personnages — l'enfance, les années-sida, l'an 2012 — propose une reconfiguration de la temporalité. Les paroles prononcées durant la première époque prennent leur sens et leur force lorsqu'elles sont resituées dans la seconde et

vice-versa. L'entrelacement des divers types de discours — religieux, médical — participe également à cette logique d'échos et de résonances. Ainsi, le psaume de Saint Jean, récité par Benjamin — « *And we will wipe every tears from their eyes and death shall no longer exist* » —, nous ramène à cette infirmière qui avertit sa collègue qui s'est risquée à essuyer les larmes d'un patient : « *If you're going to wipe tears, you have to use gloves* ». Dans *Don't Ever Wipe Tears Without Gloves*, le temps est aplani. Il perd sa profondeur chronologique et factuelle, il nous est offert dans sa surface. Par ces motifs de croisements et d'entrecroisements, d'échos et de résonances, le passé *refait surface*, il est réactivé, restitué. La force évocatrice et la charge émotive des événements révolus sont réactualisées dans la présence du récit. Cette histoire du sida que nous confie la série est d'autant plus bouleversante qu'elle nous donne accès, au fond, à un bout de mémoire. À travers une représentation affective et symbolique des événements (d'ailleurs, la série utilise plusieurs symboles pour figurer l'expérience des personnages : un élan blanc, la main, la signature, etc.), elle vise à reconstituer cette mémoire, à rappeler à nous cette parole douloureuse et à lui rendre justice.

Ce que nous éprouvons tout au long des trois épisodes, c'est ce sentiment de vulnérabilité auquel nous expose la perte de l'autre. Comme le formulait Judith Butler dans *Vie précaire* (Éditions Amsterdam, 2005), « *si nous sommes confrontés à la perte, c'est que nous avons possédé, que nous avons désiré et aimé, que nous avons lutté pour trouver les satisfactions de notre désir* ». C'est l'amour, cet amour qui liait Benjamin, Rasmus, Paul, Lars-Åke, Bengt, Seppo et Reine, qu'on nous raconte et c'est ce deuil que nous sommes amenés à vivre avec Benjamin. Ce dernier, à soixante ans, a survécu au sida grâce à la trithérapie. Au sujet des gens qu'il a aimés et perdus, il confie que le pire a justement été d'accepter qu'il n'allait pas mourir.

En se focalisant sur l'histoire d'une communauté de jeunes hommes, en nous offrant en témoignage leur histoire, *Don't Ever Wipe Tears Without Gloves* rappelle ce qu'implique d'être en vie après le tragique et la douleur des années-sida : vivre avec la perte. À travers l'expérience de deuil que ramène à nous la série, celle-ci nous invite à réfléchir aux attaches qui nous lient les uns aux autres, à repenser l'idée de communauté. ┘